

AIAD

ET LA VIE
M'A ENVOYÉ
BULLER



AIAD

ET LA VIE
M'A ENVOYÉ
BULLER

.

I.

Au début, je voulais écrire un thriller. Une enquête. Un jeune homme qui quitte tout. Qui part, pour un long voyage, à la découverte de lui-même. Et à la toute fin, en Asie (bonjour le cliché !), de la bouche d'un sage, il apprend : « Vous êtes surdoué et Asperger ».

Phrase choc. Ces mots, jamais il ne s'y attendait et en même temps, tout son corps sait que ça y est. C'est ça la clé, pour enfin tout déchiffrer : son existence, son passé. Alors, toujours la mâchoire décrochée, par la soudaineté de l'annonce, dans son esprit, le film de sa vie commence à se rembobiner, image par image. Avant de repenser à l'enfance, il revoit déjà ces femmes, avec qui les histoires récemment n'avaient jamais duré. Il comprend mieux maintenant. Pareil, pour le travail, les études, l'enfance.

Un thriller, mais j'aime aussi Columbo. Connaître le coupable, la solution à deviner, et voir comment le lieutenant va s'y prendre pour enfin tout comprendre et trouver. Du coup, j'ai décidé de raconter mon histoire sous cette forme. Celle d'un détective, Lieutenant « Asperbo », qui va questionner mon « moi », à chaque stade de ma vie. Un « moi » qui voulait secrètement, inconsciemment, cacher qui il était. Mais peut-on mentir toute une vie au Lieutenant « Asperbo » ?

5 ans. Son enquête commence. Il voit un garçon jouer dans la cour de son école. Il se pose des questions. Et si c'était un des autistes qu'on lui avait demandé de retrouver, pour le sauver. L'accompagner. L'encourager à vivre, en valorisant toutes ses richesses si extraordinaires ?

Il l'observe. Précisément. Il sait qu'un Asperger peut apprendre rapidement, à copier, à imiter, pour se dissimuler parmi tous les étudiants.

Trouver des indices : au plus vite, avant qu'il ne s'adapte. Lieutenant « Asperbo » prend des notes, sans se douter dans quelle aventure magique il vient de s'embarquer.

II.

7 ans. J'ai 7 ans. Le lieutenant Asperbo a dû noter que le passage en CE1 m'a sacrément réussi. En maternelle, j'étais nul en dessin. En CP, une catastrophe en écriture et en dictée. L'école m'avait même fixé un cube bleu au bout de mon stylo pour que je le tiens enfin correctement. Bravo la réussite ! J'avais toujours plus d'encre sur mes mains, que sur les copies !

« Fais voir ton devoir Sylvain. »

« Désolé madame, je viens de me laver les mains ! »

Écriture : zéro. Dictée : Zéro. Et là, soudain, CE1, je ne comprends pas : 20 ! Conjugaison : 20 ! Mathématiques : 20 ! La maîtresse distribue des petites images pour les bonnes notes. C'est la Tour Eiffel que j'ai en petites images. Et comme mon père

aime que j'ai des bonnes notes, j'ai une Tour Eiffel de fierté, à chaque bulletin, dans ses bras.

Mon cœur ça lui plaît, d'avoir trouvé comment accéder au cœur de mon père, en activant mon cerveau. Allez là-haut !!! Ca bosse !! Ca bosse ! On s'active : bisous en vue dans $\frac{3}{4}$ d'heures.

Par contre, niveau vélo, lacets : catastrophe. Les chaussures à scratch, bah ça va faire scratch/scratch pendant longtemps, mes pieds (jusqu'à mes 11 ans).

Hors de l'école, je ne m'en rends pas compte que j'ai des parents bizarres. Car je ne sais pas encore que moi-aussi je suis bizarre. Alors bizarre + bizarre, ça fait que je me trouve totalement normal à la maison. En plus mes parents, (c'est un secret), tant que j'ai des bonnes notes, ils s'en moquent totalement que je passe toutes mes après-midi à regarder le sport à la télé. Mon père est dans son bureau à faire de l'informatique. Moi, dans la cuisine, à regarder tous les sports de ballon que des grands malades ont eu un jour l'intelligence, (ou la folie), d'inventer. Chacun dans son espace, avec mon père, chez lui, et on est bien. Sereins. Connectés. Comme si le désir réciproque de solitude pouvait finalement rapprocher ?

Tous les week-ends : sport donc ! L'intensité permanente, que je sens en moi, vibre de voir des gens sauter, se dépenser, courir, se libérer. J'ai tant d'énergie en moi. Le soir, je dois même me bercer pour m'endormir, depuis que je suis tout petit. C'est grave la honte, je vous jure ! Si je suis invité à dormir à l'extérieur, je fais genre « je dors normal », je suis quelqu'un de civilisé, moi M'sieur/Dame. Mais dès que j'entends des ronflements, je tente un premier bercement. Puis un deuxième bercement. Et si personne ne me dit rapidement « mais qu'est-ce que tu fais là, Sylvain !!! », bah je m'offre mon voyage habituel, mon roulement, direction mes rêves, couette sur la tête, parfaitement isolé dans la chaleur douce de ma cabine.

L'énergie, le sport donc : la connaissance de tous les scores, de toutes les équipes. C'est précisément ça ma vie à 7 ans. Je fais aussi la collection de choses bizarres. Les tickets de train usagés. Le truc qui ne sert à rien, mais je ne sais pas pourquoi ça me plaît de me dire « que je suis collectionneur de tickets de train », moi et mon grand sourire, à chaque fois que j'en glisse un dans mon étui. En repensant à cette image, je revois ma mère, et je pleure. Car, comme elle n'a pas la même intensité que moi, parfois c'est

comme si la connexion ne sera jamais totale entre nous, j'ai l'impression. Et en même temps son sourire, sa gentillesse, son côté espiègle, farceur, je trouve que c'est le plus beau cadeau qu'on m'a donné sur cette planète.

Car, tous les gens ne sont pas comme elle. Il y a un garçon dans la cour, alors que je jouais avec ma figurine, il m'a dit « ce sabre c'est à moi ». Quand il m'a dit ça, je savais que c'était le mien, celui de ma figurine. Mais comme je voyais pas pourquoi il mentirait, alors je lui ai donné mon sabre. Ca m'a fait bizarre. Je me sentais même un peu con, de me dire que j'avais raison, mais que peut-être lui aussi finalement.

7 ans. Le sport. L'énergie. La solitude intense partagée avec mon père. Et la complicité avec ma mère, qui m'offrait dans ses sourires, des immenses terrains de jeu pour devenir moi. Pleinement moi. Un soleil. Je voyais que j'étais ça dans ses yeux. Quelqu'un de bien. Un gamin comme une lumière. Alors, j'avais, je souriais, de l'encre plein les mains, à l'école !! Et des pyramides de petites images qui rendaient sacrément fier mon papa.

J'étais un garçon comme les autres pour moi. Impossible de me faire avouer que j'étais différent. Au contraire, c'est la proximité, la ressemblance avec les autres que je recherchais. Vu que j'étais embarqué dans cette vie, je voulais que ça soit joli. Beau. Passionnant. Alors je cherchais comment me connecter aux autres, et notamment avec les grands.

Les grands, c'était pour moi des défis. Me faire aimer par eux. Reconnaître par eux. Qu'ils se disent : « cet enfant, il est puissant, intelligent, spécifique, différent ». C'est peut-être ça, finalement, ce que j'aimais chez eux. Pas le même stade d'évolution, donc pas de compétition, je pouvais être totalement bizarrement, moi, extravagant, magique avec eux.

7 ans donc. Le lieutenant « Asperbo » compile sa première fournée de notes. Il pense en détenir un : un de ces enfants, si étranges, et si attachants en même temps.

Pour en avoir le cœur net, il continue à suivre Sylvain, dans cette ville de banlieue parisienne...

III.

11 ans. J'ai 11 ans. Le lieutenant « Asperbo » entend sortir des fenêtres de mon appartement la Compagnie Créole. Ma mère adore ce groupe. Comme la K7 des Inconnus avec Télé Magouilles. Ça rigole beaucoup, le soir, entre ma mère, mon frère et moi. Concours de jeux de mots. Analyse de chaque phrase, pour voir s'il n'y aurait pas la possibilité de faire un lien avec une chanson connue. Et se mettre d'un coup à chanter. Et transformer le salon, en restaurant Karaoké. Chanter, toujours rire, notamment autour d'un jeu de société. Inconsciemment, tous les trois, on est d'accord pour placer l'existence dans la joie, l'humour, la dérision et la légèreté.

Moi, ça me va très bien cette vie sans sérieux, sans souci, car certains soirs je fais des rêves bizarres. Un motard arrive en bas de l'immeuble. Me tire dessus. Repart. Et je me réveille en sursaut, conscient de la fragilité de l'existence. Et de son injustice. L'injustice

de nous donner quelque chose, puis de nous le reprendre un jour, comme ça, à n'importe quel moment, sans rien nous demander. La Compagnie Créole dans les oreilles, les Mystères de Pékin étalés sur la table, ou Aznavour à nouveau repris par mon frère, j'y pensais beaucoup moins à cette mort furtive, qui voulait certaines nuits m'impressionner au guidon de sa moto.

Quotidien dans le jeu, la musique, le sport, et le foot. Ma mère m'offre toujours un espace large comme 20 terrains pour sourire, m'épanouir, totalement m'exprimer. Je m'exprime, je cours partout, mais niveau technique, coordination, frappe : si on m'a mis en défense, au foot, c'est autant pour stopper les attaques adverses, que pour ne plus stopper nos propres attaques, dès qu'on me passait par erreur le ballon.

J'allais arrêter bientôt le foot en club. Pas encore, ma passion pour les scores, toutes les équipes, et les écharpes. Oui ! J'avais remplacé ma collection de tickets de train de banlieue, par une collection d'écharpes de foot, que je placardais un peu partout sur les murs de notre chambre, avec mon frère. Pour la décoration, mon frère préférait nettement plus ma collection de tickets de train de banlieue, qui

dormaient dans leur boîte, plutôt que toutes ces écharpes que je lui imposais, et qui empiétaient sur la célébration de ses idoles à lui, dont Bob Marley et surtout Bruce Lee.

Ma mère et mon frère ne me disent rien. Je ne me rends pas compte de mon côté envahissant. Embarqué par mon intensité, ma volonté de multiplier les activités, j'avance, j'agis, je nettoie, je range : toujours en mouvement, par mon énergie, je me crois prioritaire pour choisir l'agencement. Ils ne me disent rien. Ils sont tranquilles, détendus, silencieux. Ils m'offrent l'espace pour que je m'épanouisse : je suis vraiment si bien avec eux.

Bien, comme dans les pharmacies, où sans bruit, je découvre mon plus grand plaisir : observer les pharmaciennes manipuler les petites boîtes sur leur comptoir et écrire au stylo bic dessus, dans le silence de leur boutique, avec cette odeur légère, agréable. Pendant une minute, la mâchoire décrochée, totalement hypnotisé, je les regarde œuvrer, et je découvre que pour me faire rêver, pas besoin pour moi de l'Olympia, juste de choper une petite otite ou une rhinopharyngite.

11 ans. Je suis heureux de rire, avec mon frère, ma mère, de ramener de bonnes notes à mon père. Des notes, que je lui ramène de plus en plus à la suite d'une longue expédition. Lever le doigt en classe, les fait maintenant, pour certains, lever la jambe, dans les rangs, dans la cour. Ruser. Il me faut ruser. Mon arme pour revenir indemne, tous les soirs, au foyer : utiliser mes bonnes notes, pour les divertir en bonnes blagues. Ainsi neutraliser l'ennemi. Et revenir de la jungle du collège, mes trésors dans le cartable, avec le moins de souci visible, sur mon corps, et mes habits.

Le lieutenant « Asperbo » regarde cette évolution avec beaucoup d'intérêt. L'enquête le passionne, moins la musique de La Compagnie Créole qui continue à s'échapper de l'appartement de Sylvain. Le lieutenant « Asperbo » sourit. Il se dit que Sylvain a de la chance d'avoir une mère, un père et un frère si proches de lui. Il sent aussi que l'extérieur commence à l'impacter, le modifier. La menace se précise. Aussi la possibilité de voir ses réactions, dans les cas soudain d'oppression.

Ces moments sont des révélateurs. Ainsi, le lieutenant « Asperbo » guette la moindre crise de panique. Dans un tel moment, Sylvain, ne serait-il pas obligé d'admettre : que c'est un atypique ?

14

Le lieutenant attend, est impatient de trouver enfin un de ces moments... A 14 ans, soudainement... Ca y est : ce moment arrive...

IV.

14 ans. J'ai 14 ans. L'extérieur soudainement m'échappe. Ma mère a un p'tit ami. Même s'il ne vit pas à la maison, quand je l'ai su : directement je suis parti aller vivre chez mon père. Bonjour la tolérance, le mec.

Je vis désormais avec mon as de l'informatique. Mon compagnon de solitude respectueuse, mon bureau de change, à qui j'apporte des bonnes notes, pour qu'il me les échange, immédiatement, au meilleur taux, sur ma joue, en bisous.

Un père aussi, entre temps, qui s'est remarié. Sa femme a déjà des enfants. Mon père aime quand tout est rangé, nettoyé, ordonné. Tous les soirs, avec eux, il joue au policier. Les mystères de Pékin sont loin. Mais les jeux de stratégie, à portée de main, de doigts et de clics, me permettent par l'écran de m'évader.

Les jeux de stratégie, la meilleure stratégie finalement pour tout oublier.

Je gère ! En fait, je ne digère pas tant que ça. Avec moi, maintenant, à table, soit on est -1, soit on est +3. Anorexie/boulimie, allez-y, Madame/Monsieur, rien ne vas plus : faites vos jeux ! Et un jeton sur le numéro 35 !! 35 calories dans ces épinards ? Mais oui Monsieur !! Bravo !!! Vous remportez 35 fois la mise ! Que vous relancez immédiatement dans les toilettes. Monsieur est joueur, on dirait !

Emotions / Alimentations : je ne fais pas le lien à cette époque, tout simplement car je ne suis pas réellement en lien avec mes émotions. Rester fort. Toujours. Sourire. Et ressentir que mon père est autant ouvert à la discussion, qu'une banque ou la poste le dimanche après-midi.

Rester fort. Avancer. Chercher partout des justifications que la vie ça vaut le coup. Et là, cette fille dans une boum. Et je crois que pour lui plaire, je dois être comme ces hommes sur les posters. Alors, ce midi, je viens, et on sera -3 à déjeuner.

Début janvier, à l'hôpital Debré, on me dit que le jeu, la roulette alimentaire, tout ça, désormais, en fait,

c'est terminé. Je suis interdit de Casino ! Et oui : ils ont fermé les toilettes !

Ok. Je m'y fais. Je veux revenir au plus vite en cours et chez moi. Alors, à chaque repas, tranquille ! Je mange, mâche, respecte mon estomac.

De retour à la maison, je joue le jeu et trouve un autre terrain de jeu pour mes émotions. Je ne les évacue désormais plus dans l'alimentation, mais à fond dans le sport.

Le lieutenant « Asperbo » observe donc Sylvain, au quotidien, à 14 ans, faire ses abdos et ses pompes. Le lieutenant est contrarié : il était à deux doigts de lui faire avouer qu'il avait un fonctionnement cognitif différent. Troubles alimentaires, c'est clair, ce n'est vraiment pas courant chez un garçon de son âge.

L'enquête se poursuit. Le lieutenant « Asperbo » note, observe, patiente. Il doit être vigilant. Certes Sylvain fait tout pour s'intégrer, et se conformer. Mais pourra-t-il vraiment encore masquer son hypersensibilité si longtemps ?

V.

16 ans. J'ai 16 ans, et le lieutenant « Asperbo » doit être complètement déstabilisé. Mon père a divorcé. Je vis seul, avec lui. Je vais au lycée, juste à côté, où les filles sont magnifiques, et les amis drôles, subtils et fraternels. Ma mère habite à côté, et recueille, le soir, les amis de mon frère qui s'écharpent avec leurs parents. Elle fait des Chili Con Carne, des gratins, des paellas. Et l'arrivée des MP3, fait qu'on peut avoir 3000 heures de musique dans son ordinateur, et donc chanter toute la soirée, avec ses amis 3000 heures durant.

Je ramène mes amis, aussi, le week-end, chez ma mère. Mon frère ramène, ses amis, aussi, le week-end chez ma mère. Mais comment les voisins ont fait pour nous supporter !! Ne pas se plaindre ? Nous tolérer ? Ah si ! Ils nous aimaient ! On représentait la jovialité, l'humour, la politesse. On était le soleil du quartier, la

lumière toujours allumée. La vie. Le lien. La fête. Le respect. L'amour.

L'amour... Je ne l'avais pas encore connu, vraiment. Mais costaud, drôle, intelligent : je me disais que ça serait juste une affaire de jours, de mois, d'années, pour enfin la trouver. J'étais programmé dans ma tête, pour le bonheur : le succès.

J'étais HEUREUX. HEUREUX. HEUREUX. HEUREUX.

Et puis l'été, un an après, j'ai rencontré cette fille. L'existence avait été comme programmée pour moi, je me disais.

Le lieutenant « Asperbo » devait se demander si finalement le garçon qu'il devait identifier et lui faire reconnaître ses spécificités, était bien moi.

Le lieutenant « Asperbo » hésite. Doit-il renoncer finalement à enquêter sur moi ? La question se pose. Il sait aussi que je rentre, en septembre, dans un mois, en classe préparatoire.

« La classe préparatoire » sourit-il. « Il va forcément se passer quelque chose... »

VI.

18 ans. J'ai 18 ans. Le lieutenant « Asperbo » me retrouve le midi, seul, sur un banc, un sandwich à la main, à écouter du Bob Marley. Et dire qu'il y a quelques années, je me moquais de mon frère quand il écoutait Tryo, La Rue Kétanou, Bob Marley. Trop calme. Manque d'intensité. Manque d'énergie et d'action. Là, dans la salle de classe, tous les élèves hyper stressés, parlent sans arrêt devoirs, notes, « qu'est-ce que tu a mis ? », solutions à trouver : alors c'est ce que je cherche systématiquement : le calme, la fraternité, ne pas agir, juste sourire : être ensemble.

Il y a 2/3 amis avec qui je suis. Ils sont détendus. Bien bien détendus, même d'ailleurs ! Trop détendus pour les professeurs, niveau notes. Donc rapidement, il y a 0/1 amis avec qui je suis. Plus toujours Bob Marley dans les oreilles.

Je me coupe d'un monde, car les adultes ne me font plus rêver, car ils ne me demandent plus je crois de les faire rêver, de les amuser par une certaine maturité, précocité, réflexion sur l'humanité. Ici, dans ce lycée réputé, ils attendent juste de moi : connaissances et obéissances. Echanges dans un sens, quand c'est surtout les interconnexions qui me procurent de vraies stimulations.

Pour me stimuler, elle me stimule sacrément Rebecca. La plus belle fille de ma prépa. Interconnexion entre ses bas et mes fantasmes. Assise, en cours, un jour, sa jupe est devenue trop courte. Le cours, ce jour-là, n'était vraiment pas trop long. J'étais totalement absorbé par sa jambe, sa lingerie, exactement comme petit, j'étais captivé par le maniement des petites boîtes dans les pharmacies. Bonne nouvelle, pour vivre des moments fascinants, je n'avais plus besoin de tomber malade. Michel Sardou devait penser, te réjouis pas trop vite Sylvain : la maladie d'amour.

C'est vrai : je ne vis que pour ça maintenant. D'ailleurs, il y a des posters de femmes partout dans ma chambre. Avec ma copine, ça n'a pas duré longtemps, je préférais consacrer tout mon temps pour étudier tranquillement. Sans stress. Dans la légèreté de

la musique que j'écoutais. Et la beauté de toutes ces femmes qui me motivaient, et me faisaient sentir toujours en vacances, toujours ailleurs, au pays de la beauté, de la sensualité, où le temps, la gravité n'existent finalement jamais.

Je suis bien dans ma chambre. Dans l'instant présent, grâce à la beauté qui m'encourage sur les murs. Et la fraternité, l'humanité des chansons de Matthieu Chedid, qui me font planer. Rêver. M'évader. En plus, comme je multiplie les séances d'abdos, je ne m'en rends pas compte mais je suis shooté en permanence à la sérotonine, et aux endorphines.

La vie est sereine. Je fais mon maximum. Je suis cohérent. Aligné. Avec mes pectoraux gonflés, grâce au sport, et ma virilité exhibée, je m'amuse à jouer avec mon aspect. Je me laisse pousser les cheveux et y insère (un peu Julien Doré avant l'heure) une barrette. Pour déstabiliser. Décontenancer. J'aime quand le masculin et le féminin sont mêlés. J'aime aussi jouer avec les préjugés, tout réunir, tout mélanger. Tout se faire se rencontrer, avec nuance, et complexité.

Le lieutenant « Asperbo » qui m'observe déjà depuis quelques années commence à s'inquiéter :

« J'ai un épisode à boucler, moi ! C'est 125 minutes normalement une enquête, Sylvain ! Pas 20 heures ! »

C'est vrai... Ca fait longtemps que son enquête à débiter, et à me voir serein dans ma chambre, il ne sait plus sur quel pied danser, lieutenant « Asperbo ». Je commence certes à m'installer à la marge de la société, et en même temps, je réussis, je m'adapte, je me préserve le soir, à mon rythme, dans mon univers, parfaitement à l'aise dans ma bulle.

Le lieutenant « Asperbo » est perplexe. Mais têtu, déterminé, et parfaitement expérimenté, il sait qu'un rien, d'un coup, pourrait totalement me faire dérailler, et exploser. Si mon rythme n'est plus respecté, si ma bulle soudainement n'est plus assurée, ne vais-je pas d'un coup me révéler, dévoiler à 100% ma singularité, et finir ainsi par avouer, que je suis un de ces enfants différents : qu'il doit repérer et sauver ?

J'entre en école de commerce. Le lieutenant « Asperbo » décide de prendre l'avion pour continuer à me suivre. Son espoir : tout me faire avouer.

VII.

22 ans. J'ai 22 ans. Le lieutenant « Asperbo » doit sourire, et prendre pleins de notes dans ses 3 colonnes (« Difficulté dans les rapports sociaux », « Perception différente du monde », « Intérêts limités Captivants »). Je ne fais plus qu'écrire. Sur la mythologie grecque. Je ris, je rêve en me plongeant dans ce monde où tout n'est que magie et passion. Les héros recherchent un objet magique, ou une contrée fabuleuse, ou une femme à la beauté unique. Tout n'est que beauté et évasion, et le moindre excès d'arrogance est immédiatement condamné par les Dieux.

Dans l'école de commerce, l'arrogance des étudiants n'est punie par personne. « L'élite de la nation » se délite, en soirée, à grand renfort de litres. Comme en classe prépa, je regarde les adultes, et me demande : « Où sont passés les dieux ? ». Les femmes magnifiques sont là. Je pense que nous allons discuter,

qu'une d'entre elle, forcément, va finir par m'embrasser, par m'aimer. Par m'offrir toute sa beauté, comme on récompense finalement un héros. En fait, dans des fêtes, qui sont pour moi, des défaites : je les vois danser, boire, se donner dans le bruit. Je rêvais qu'elles s'offrent à moi, dans le sourire, dans le silence.

Je ne trouve pas de dieux, de princesses, et je suis rentré finalement des contrées fabuleuses. Je suis allé à New-York, à Shanghai, et surtout en Afrique. Je pensais que la magie serait face à moi. Finalement, rapidement, le plus brillant était les souvenirs, les visages de ma famille, de mes proches, que j'imaginai dans ma tête.

Alors, je suis en France. L'école se termine. Je crois pouvoir m'épanouir dans un métier. Surtout, je crois pouvoir trouver celle, avec qui je ne verrai plus passer le temps, à me perdre dans son rire, dans son corps. J'y crois, car pendant 6 mois, en stage, j'ai trouvé une fille comme ça. Je ne pensais plus à rien. Qu'à elle. J'étais le plus drôle : elle me disait « meilleur ami ». Le plus entreprenant : elle me disait « meilleur amant ».

En fait, après le stage, je suis parti, et ça s'est fini : la distance.

Je suis convaincu que je pourrai retrouver cette puissance d'amour. D'évasion. En attendant, ma source la plus sûre, pour vibrer, et m'évader : l'écriture. La mythologie grecque. Je consacre tout mon temps à rédiger, peaufiner. Elle sent le succès, la gloire, cette série, j'en suis sûr !

Le lieutenant « Asperbo » tient son intérêt limité captivant. Dans un organisme, l'école de commerce, où les temps libres sont plus nombreux, il était plus aisé de voir comment j'allais, de manière singulière, soudainement utiliser ma liberté. L'écriture.

Maintenant, le lieutenant « Asperbo » sait, que le dénouement va venir progressivement. Plus je vais me sentir étouffé, plus je vais sentir la nécessité de me réfugier, plus mon écart par rapport au reste de la société va devenir soudainement évident. A la fin, je ne pourrai plus que l'admettre.

Attendre le moment où les relations avec les autres vont devenir impossibles, insoutenables, et le ressourcement dans ma bulle indispensable. Ce moment est proche : le lieutenant « Asperbo » le sent. Surtout qu'arrive pour un atypique l'aventure la plus

périlleuse. L'expédition la plus dangereuse : soudain, l'arrivée sur le marché du travail.

VIII.

25 ans. J'ai 25 ans. Le Lieutenant « Asperbo » doit sentir la fin de l'enquête proche. Je n'en peux plus. Trois ans que je suis dans cette entreprise, et plus je monte dans les hiérarchies, plus je m'éloigne des gens de terrain. Simples, compétents, souriants. Les dieux sont en bas, moi inexorablement, étiqueté « jeune à haut potentiel » je monte.

Je monte et je découvre un rythme de travail effréné. Un manque de clarté aussi dans les informations, les consignes. Et des gens qui se sourient en face, et qui, par derrière, nouent des alliances, des conspirations, pour monter entre eux, au détriment des autres.

9 sur 10. Quand le médecin, à la visite annuelle, me demande mon niveau actuel de stress au travail, je réponds 9 sur 10. Je m'inquiète continuellement pour cet intestin que je sens, irrité, dans mon ventre.

J'aimerais aller chez le médecin, mais j'ai une réunion. Et demain, une autre réunion. Et après, je pars pour l'Allemagne, pour aider le responsable « pays » sur ses fichiers, ses prévisions de vente.

Je me sens dépossédé de ma vie. L'image souvent qui me vient : une femme battue. Qui reste à son domicile, car elle n'a pas les moyens de partir. Je n'ai pas les moyens de partir, car justement ce travail me paye mon domicile. Le salaire pour assurer mon loyer, car à mon âge, un homme mature, responsable, autonome, quitte ses parents pour fonder son foyer.

Je me demande pourquoi personne ne nous prévient, jeune, que le monde du travail sera à ce point inhumain, éreintant, sans fraternité ni magie. Le pire c'est que personne ne semble révolté. Les banalités, météo, infos, se succèdent à la cantine, à la machine à café.

Je vais exploser. Heureusement, le soir, j'écris. Dans les transports, j'écris. Dans mon appartement, j'écris. Je cherche aussi une amie, pour regoûter à la bienveillance, à la légèreté, au sexe, au toucher. Les sites de rencontre m'offrent cette possibilité, avec en plus l'avantage de pouvoir directement étaler ma

sensibilité, ma curiosité, et ce que j'espère être : mon humour.

Les rencontres se font. Souvent éphémères, car mon corps m'exige en face, un corps et un esprit aiguisés, pour totalement s'exprimer.

25 ans. Je suis proche d'exploser, mais aussi, le soir, par l'écrit, ou une femme : de joie. Mes premières expériences virtuelles, professionnelles m'ont déçu, mais mon souci de vérité sait que des premières expériences ne peuvent être érigées si simplement en généralités.

Le lieutenant « Asperbo » me voit m'employer, pour essayer de sortir d'une situation, où je suis en fait prisonnier. Pour me faire avouer, son dernier souci : quand vais-je enfin manquer, pour arrêter de m'adapter, de tonus, d'énergie ?

Ce moment arrive. Pour l'instant, je change d'entreprise. L'armure va craquer. Progressivement craquer...

IX.

28 ans. J'ai 28 ans. Je ne peux plus me lever. L'injustice de la société, et du monde du travail me paralyse chez moi : je ne trouve plus la solution. Je veux être constamment le même : chez moi et en entreprise. La même énergie, désir de vérité et d'authenticité, mais je remarque que je deviens comme Don Quichotte. Seul, à lutter contre des moulins à vent. Tout le monde autour s'en moque que la vie soit à ce point : dure, inégale, avilissante pour beaucoup, alors qu'on pourrait vivre des moments fabuleux tous ensemble, comme à l'époque du lycée, avec mon frère, ma mère, et toutes ces soirées avec nos amis.

Soit je change de système de croyances, soit je vais mourir, devenir fou. Et là, je ne sais pas comment, le mot « surdoué » jaillit de mon inconscient vers ma

conscience, comme une clé qu'on me tendrait, à un moment où je me pensais totalement prisonnier.

Surdoué. Je tape ce mot sur internet. Je tombe sur le fameux livre de Jeanne Siaud-Facchin : «Trop intelligent pour être heureux ? » et immédiatement je sais que ce livre parle de moi. De mon fonctionnement, et donc de ma singularité. J'en suis d'autant plus convaincu, que ma directrice financière vient de pointer du doigt, chez moi, une mémoire qu'elle qualifie « d'extraordinaire ». Je ne m'en rendais pas compte, mais comme j'aime et que je respecte cette femme drôle, professionnelle, et subtile : je valide immédiatement son diagnostic. Les gens différents de moi, et en même temps authentiques, vont à partir de ce moment, jouer un très grand rôle pour me permettre de prendre conscience de ma singularité. Comme je les respecte, que je sens chez eux, une grande lucidité, et une grande humanité, leurs retours sur mes spécificités me permettent immédiatement de mieux comprendre mes différences, tout simplement : qui je suis.

28 ans. Je suis un adulte surdoué donc. Je ne me fais pas diagnostiquer, car je le sais. Une certitude, une intuition : qui change immédiatement mon rapport aux autres. Ils sont différents de moi, n'ont pas le

même fonctionnement, le même désir de justice, alors j'arrête d'attendre d'eux ce que je m'impose à moi. Je ne cherche plus désormais à les transformer. Je me concentre sur la qualité des choses qui émanent de moi. Paroles, gestes, actions : je fais tout pour semer de la bienveillance, de la compétence, de l'amour. Tout pour apporter de la confiance aux autres, pour qu'ils s'ouvrent et qu'ils donnent, et qu'ils aiment.

Ma vision de la vie est transformée. Je viens d'échapper à l'effondrement psychologique, en changeant de fonctionnement, et je suis heureux. Libéré. Je continue à écrire. En parallèle, une femme jolie, douce, bienveillante : m'aime. Et m'accepte. Elle tolère notamment de se voir qu'un soir par semaine, car le reste du temps j'ai besoin d'écrire. Tout le temps, constamment. En plus le toucher n'est pas autant une priorité pour elle, que pour moi. Donc on se voit, avec sourire, avec plaisir, mais de plus en plus, sur le registre de la tendresse, plutôt que celui de la fusion, de la passion, quand l'ensemble des dimensions me font oublier le temps, les gens, et que je suis alors totalement heureux. HEUREUX.

28 ans. Le lieutenant « Asperbo » me voit souriant dans le silence de mon appartement. Loin des bruits de voiture, de moto, j'écris le sourire aux lèvres, avec

la double satisfaction de créer, de l'humour, des réflexions, quelque part de la beauté. Et aussi, comme j'écris sur ma vie, je peux enfin révéler, étaler les richesses enfouies au fond de moi, et qu'au quotidien, si peu de femmes, selon moi, spontanément voient. Si peu de femmes, selon moi, spontanément voient.

L'écriture. Le lieutenant « Asperbo » tient plus que jamais son intérêt limité captivant. Le soir, je ne fais plus que ça. Je ne vois plus personne. Mais la journée, la notion de surdoué m'a permis pour le moment de considérablement relativiser mon rapport aux autres. La pression sociale est nettement redescendue. Seulement, pas du tout mon exigence de respect, d'échanges, d'interconnexions, quelque part un désir d'absolu.

Alors, je vais partir, changer de société. Le lieutenant « Asperbo » doit se dire qu'il était à deux doigts de me faire avouer. Que c'est vraiment dommage. Mais l'occasion va forcément se représenter, se dit-il. L'occasion va se représenter, car l'extérieur reste pour moi encore un espace familier. Je reste ouvert, pour ne pas louper une opportunité. Un éditeur peut décider de me publier, et ainsi de m'aider à vivre de ma passion. Une lectrice sensuelle peut me lire, et après me contacter. Et alors, me

kidnapper, dans son corps, dans son humour, dans son esprit. Et alors je n'aurai plus à m'inquiéter dans la vie : je serai toujours en action, en lévitation, dans l'humour, dans le corps. La possibilité de recevoir, de donner. La puissance du toucher. L'entremêlement sans se parler : le partage.

Toutes ces possibilités qui me font encore rêver, adoucissent mon rapport à la réalité. Les personnes connues sont souvent des déceptions. Mais d'autres à rencontrer restent de fantastiques promesses.

Le lieutenant « Asperbo » est impatient de voir comment les choses vont évoluer ! Notamment, si je vais rencontrer le succès. Sinon, en cas de déception, comment les événements vont m'impacter, et peut-être même, espère-t-il, enfin me faire avouer !

Je me dirige vers mon nouveau travail, rêves de succès en tête. Le lieutenant « Asperbo », qui sourit : me suit !

X.

32 ans. J'ai 32 ans. Mon entreprise va fermer, et je sais que c'est le moment pour partir. Lors de ma dernière mission, une phrase a tourné en boucle dans ma tête : tant aimer écrire, rire, insuffler de l'humanité, pour finalement travailler dans des *open space* bruyants, où ce qui compte c'est uniquement faire de l'argent : il faut partir, Sylvain. Partir.

Partir loin du bruit. Loin de ce rythme qu'on m'impose, sans aucune pause pour écrire : non, ce n'est plus possible. Le soir, je suis maintenant tellement à bout, que je viens de rater l'anniversaire de ma nièce. Je ne pouvais plus sortir, ni voir personne.

Une personne qui travaille avec moi, totalement coupée de ses émotions, dans sa dureté, en permanence, me déstabilise. De l'animosité je ressens, chez cette personne qui attaque systématiquement,

comme une technique pour fragiliser, diminuer, alors que je souhaite simplement rire, créer du lien et partager.

L'extérieur me semble toujours plus extérieur maintenant. Les promesses de succès, de gloire, d'amour, n'arriveront peut-être pas finalement. La plupart des femmes veulent des enfants. Or, tant que je n'ai pas trouvé comment gagner de l'argent, sereinement, dans un environnement où je suis totalement heureux, je ne veux pas me lancer dans une aventure qui m'obligera à toujours travailler, à ne pas pouvoir démissionner, si à un moment je me sens vraiment trop exténué.

Je veux conserver ma liberté. En amour. Et en écriture. Ce que je rédige m'enchante. Je décortique la vie, pour mieux comprendre et expliquer pourquoi il y aurait bien mieux à faire, avec notre liberté. Et avec humour, réflexion, aussi poésie, je réintroduis l'idée de la fraternité, de la dignité, de la sensualité, de l'amour, dans les âmes et les corps. Et pourtant, par courrier, les éditeurs me disent toujours « non ».

32 ans. L'extérieur me déstabilise et me refuse donc, mais toutes ces années d'effort à écrire, raturer, recommencer pour m'améliorer : portent ses fruits. Je

sens une immense fierté en moi. Mes intentions ne sont plus seulement de me faire aimer, mais d'élever toute l'humanité. Tout simplement. Humble, le mec !

Je ne veux pas réussir, sans contribuer à diffuser une certaine vérité, à apporter plus de liberté. La noblesse de l'intention, et le sérieux dans mon application, font que je ressens un apaisement. Un alignement en moi. Je ne sais pas encore ce que je vais faire de ma vie. Professionnellement, parlant. Mais je sais qu'il y aura toujours l'écrit. Adoucir mes émotions, en leur permettant une compréhension de ce qui se joue, en moi, et autour de moi. Plus de clarté, pour ensuite envoyer dans la bonne direction toute mon intensité, et ainsi faire resplendir, l'amitié, le partage.

Le lieutenant « Asperbo » sourit. Il se dit que si je n'ai pas trouvé l'amour à l'extérieur, j'ai trouvé l'estime de moi. Ce recentrage, cette écoute fine de ce qui a vraiment du sens pour moi, va me rapprocher peu à peu de mon identité. De qui je suis fondamentalement, sans m'adapter. Toutes les richesses spontanément que je souhaite développer, partager.

L'armure, peu à peu, se désagrège. Je retire mes protections. Et me connecte plus directement encore à mes véritables émotions.

Le lieutenant « Asperbo » est touché. Il sent que ce n'est plus qu'une affaire de mois, pour que j'avoue tout, pour mon fonctionnement différent. Pour qui je suis vraiment. Et indirectement mieux expliquer à ma mère qui elle est. Et qui était : mon grand-père.

Plus que quelques mois... Quelques mois...
Seulement.

XI.

34 ans. J'ai 34 ans. Et le lieutenant « Asperbo » sait que le moment est venu. Après 2 ans de rupture conventionnelle à me former, me recentrer, à mieux connaître ma nature, et mes anciennes blessures, maintenant je sais distinguer dans quel cas ma nature profonde est blessée. Et dans quelle autre situation désagréable, il s'agit en fait de mon ego qui est froissé, et qui essaye de rejeter la faute sur les autres, au lieu simplement de se calmer, et de progresser.

Je sais faire cette distinction. Je le sens. Alors, quand à la toute fin d'une formation en coaching, j'entends une voix monotone, qui pendant de longues minutes, me stresse. Me perturbe, jusqu'à m'en faire frissonner, puis pleurer. Je sais que c'est ma nature profonde à ce moment précis qui s'exprime. Je me lève et pars alors de la formation.

Très vite, je reçois des messages de personnes qui me disent que j'aurais dû m'adapter. Me calmer. Prendre sur moi. Mieux gérer la situation et mes émotions. Je sais que ce qu'elles disent ne correspond pas du tout à la réalité qui se joue alors en moi. Faire des efforts, objectivement me questionner, pour m'améliorer, ça je l'ai toujours fait. Avec plaisir d'ailleurs. Là, c'est autre chose qui se joue. Autre chose qui se joue.

Et d'un coup... Comme le mot « surdoué » était remonté de mon inconscient vers ma conscience, là c'est le mot « Asperger » qui apparaît en grand dans mon esprit.

A.S.P.E.R.G.E.R.

De suite, je me dirige vers un magasin pour acheter un livre sur le sujet. Et là, je découvre la notion de rituels. De routines, pour diminuer le stress de la vie sociale. Et là, je prends conscience que je vais toujours dans le même café. Que je commande toujours la même boisson. Que j'ai 8 exemplaires du même modèle de tee-shirts, etc...

A.S.P.E.R.G.E.R.

Comment je vais pouvoir tout expliquer à une spécialiste ? Tout raconter, sans ne rien omettre, ni oublier ?

Là le lieutenant « Asperbo » s'est approché de moi et m'a demandé :

« Vous aurez peut-être besoin de mes notes, non ? »